

LA FUGA DE OBLATOS

CONTEXTE

Le 22 janvier 1976, à Guadalajara, au Mexique, six détenus politiques, emprisonnés depuis deux ans, réussissent à s'échapper de la prison de haute sécurité de la ville. Sous les yeux perplexes des forces de l'ordre mexicaines, ils réussissent à se réfugier dans la montagne concomitante. Quarante sept ans plus tard, c'est au cours d'un **cercle de parole** autour du système pénitentiaire dans la banlieue de Guadalajara que je rencontre un des évadés, Antonio (68 ans), et l'une de ces complices *trouver le nom (64 ans)*. Le texte qui suit a été rédigé à partir de cette rencontre et d'un corpus de texte permettant de nous éclairer sur un contexte politique et une partie de l'histoire du Mexique encore très méconnue.

Antonio a 68 ans lorsque je le rencontre. Il travaille dans le même quartier qui l'a vu grandir : le quartier San Andrés, à l'est de Guadalajara. Cet espace accueille majoritairement les familles ouvrières qui, dans les années 50, ont émigré de la campagne vers la ville. Au cours des années 1960-70, le Mexique voit naître une trentaine de groupes de *guérilleros*. Leurs revendications faisaient échos à celles des grands mouvements sociaux mexicains réprimés précédemment tels que ceux portés par les cheminots, les syndicalistes, les enseignants ou les médecins (Robinet, 2018). De plus, le contexte international est favorable au changement. Il s'agit tout de même d'une époque où de jeunes militant.es avaient fait la révolution à Cuba et avaient instauré un régime socialiste. En Europe, les étudiant.es se rebellent et manifestent contre un modèle de société qui leur semble désuet. Le Mexique n'est pas resté à l'écart de ces différents phénomènes. Enfin, la possibilité d'un changement légal et électoral était très limitée (parti de gauche interdit sur les registres électoraux, forte répression, ...) ce qui a permis de planter les premiers jalons de la radicalisation de toute une génération (Castellanos, 2009).

Les groupes de *guérilleros* adoptent des positions politiques et des stratégies de luttes différentes. À Guadalajara, trois gangs armés sont connus pour diverses revendications politiques et sociales. Le quartier d'Antonio, San Andrés, est le berceau du gang de *Los Vikingos*. Antonio a 15 ans lorsqu'il commence à participer avec d'autres ami.es à des rassemblements et à des manifestations au sein de leur quartier. En 1973, les trois gangs

fusionnent et décident de s'allier au collectif national du Front Révolutionnaire étudiant. Le nom du collectif est très peu représentatif des membres qui le composaient. Bien que des jeunes universitaires participent à la guérilla, ils sont loin d'être les seuls. On retrouve aussi bien des jeunes issus de la périphérie (tel que *Los Vikingos*) que des jeunes issus de milieux ruraux. D'autant plus qu'il est intéressant de noter que ce sont dans les campagnes que les premières guérillas apparaissent dans les années 60 (Castellanos, 2009). L'historien Robin Robinet (2018) souligne notamment le rôle crucial joué par les élèves des écoles rurales, issues de la paysannerie mexicaine, dans l'action collective. Ces différents éléments nous permettent d'une part d'aller au-delà d'une dualité entre une lutte dite "rurale" et une lutte dite "urbaine", et plutôt de mettre en lumière le continuum militant existant entre les guérillas urbaines et rurales.¹ D'autre part, ce phénomène permet aussi de rappeler que la base sociale des guérillas ne trouvait pas ses fondements chez "les enfants rebelles" des classes moyennes. Ainsi, le quotidien d'Antonio et de ses ami.es est marqué par un contexte d'effervescence politique mais aussi de répression policière. En effet, la répression de l'Etat se fait de plus en plus forte et atteint son apogée le 2 octobre 1968 où plus de 300 étudiant.es sont tué.es et plus d'un million sont blessé.es sur la place Tlatelolco à la ville de Mexico. Plus tard, en 71, ce sont à nouveau plus de 120 jeunes qui sont assassinés lors d'une marche dans les rues de la capitale.

Après ces massacres, la réponse des guérillas se fait plus dure et s'organise de manière plus ferme, dans le but d'avoir un véritable poids face au Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI) qui monopolise le pouvoir depuis une quarantaine d'années à l'époque. Antonio et ses camarades décident de rejoindre *La Liga Comunista de 23 de Septiembre* (LC23S), fondée le 15 mars 1973. Dès sa fondation, l'organisation avait pour vocation d'agir à l'échelle nationale, elle comptait 636 membres dans 21 États. *La Ligue* considérait que les conditions étaient réunies dans le pays pour un appel à une révolution socialiste. Les actions des membres de *la Ligue* prennent plusieurs formes. Les membres essayaient de mobiliser la classe ouvrière en organisant des meetings et en distribuant des tracts. Mais il arrivait aussi qu'ils mènent des actions coup de poing, notamment lorsqu'ils s'attaquent aux lieux de pouvoir. Les gangs s'organisent en effet pour cambrioler des banques et kidnapper des hommes d'affaires et des diplomates contre des rançons. Le caractère explosif et imprévisible

¹ jsp si c'est indispensable de mettre ce passage mais c'est qu'au Mexique il y a vraiment une très grande différence entre les villes et les campagnes. En ville, le style de vie (dans les beaux quartiers) se rapproche du modèle occidentale, alors que dans les campagnes, il n'y a très souvent pas d'accès à l'eau courante, ni à l'électricité. Du coup c'est vraiment une lutte qui part d'un milieu très particulier.

des protestations menées par le collectif provoqua la fébrilité croissante des élites politiques. Et la réponse fut violente et ciblée. L'état déclare dans la presse que la ligue est une organisation terroriste. Les médias de communication mènent alors une campagne de disqualification contre les actions menées par la Ligue. Le gouvernement s'attèle à armer des forces spéciales, La *Brigade Blanche*, pour démanteler le mouvement et tout groupe similaire. Un à un, les membres de la Ligue sont assassinés ou enlevés. Cette période est désormais appelée "guerre sale" par les chercheurs et les anciens participants à ces conflits. Ce qualificatif désigne plus précisément l'extrême brutalité et le caractère extralégal des pratiques répressives à l'encontre des guérilleros, des militant.es de gauche et de leurs proches. En ce qui concerne la Ligue, Antonio estime que ce sont au moins 1500 personnes qui ont été assassinées par l'État mexicain, victimes de tortures, de passage à tabac, d'enterrements clandestins et de corps qui n'ont jamais été retrouvés. Le bilan humain de cette période apparaît aujourd'hui étonnamment lourd pour un régime civil se présentant alors comme un modèle de stabilité en Amérique latine (Robinet, 2018). Par ces faits, nous pouvons affirmer que l'État mexicain renforce ces structures de contrôle et de persécution contre ses ennemis politiques.

LOS OBLATOS

La **mauvaise heure** vient pour Antonio et deux de ses compagnons (Armando et T.) un après-midi de février en 1974, alors qu'il gardait une maison sécurisée avec des membres de la Ligue, pour récupérer des armes avant un braquage. Ils commettent l'erreur décisive d'utiliser une voiture qu'ils avaient déjà utilisée lors d'une précédente opération. Quelques minutes plus tard, un cortège d'hommes armés, pointant leur armes sur eux, vinrent leur couper la route et en bloquant tout moyen d'évasion. Antonio a 19 ans. Lui et ses complices sont emportés dans une maison clandestine. Survient alors les longues séances d'interrogatoires, d'humiliations et de tortures. Un jour, l'un des policiers rate son tir et tue T. Antonio et Armando sont alors conduits au bureau du procureur. Ils sont poursuivis et condamnés pour une longue liste de crimes qu'ils n'avaient jamais commis. Tout cela est diffusé sans relâche dans les médias locaux.

Ils sont ensuite conduits à la prison de Los Oblatos, une forteresse monumentale construite en 1932, dans ce qui était à l'époque la périphérie orientale de la ville émergente de Guadalajara.

La ville de Guadalajara s'est développée et étendue rapidement et la prison s'est vite retrouvée entourée de quartiers de travailleurs, dont le quartier de San Andrés. C'est alors un mur de plusieurs dizaines de mètres de hauteur et quatre rues qui séparent Antonio de sa maison familiale. La particularité de la prison se traduit par son système de surveillance.

La prison de haute sécurité est construite selon le modèle de référence du panoptique imaginé par Bentham au XVIII^{ème} siècle, soit la manière la plus directe de traduire la discipline dans la pierre. La prison est construite en forme d'étoile auxquelles on compte la présence de onze tours, assurant une surveillance totale, tant à l'intérieur de la prison qu'à l'extérieur. Le principe architectural du panoptique est le suivant : depuis sa tour, le gardien peut saisir la silhouette des individus de façon distinctes. Les individus sont ainsi, constamment visibles depuis la tour. Cela permet d'induire dans la conscience des détenus qu'ils peuvent être surveillés en permanence. Foucault parle d'un système basé sur le fonctionnement automatique du pouvoir. Pour lui, ce dispositif permet d'automatiser et désindividualiser le pouvoir.

Lorsque Antonio et Armando sont emprisonnés, la prison déborde. Ce lieu pensé pour accueillir un maximum de 800 prisonniers en accueille plus de 2 500 à l'époque. Les *guérilleros* sont placés dans une nouvelle section de la prison : El Rastro. Le jeune historien Jesus Zamora Garcia (2009), universitaire de Guadalajara, explique que la construction d'El Rastro répond à un besoin spécifique des autorités étatiques de tenter de contenir, par l'emprisonnement, l'avancée de la guérilla dans la ville. En effet, ce département spécial était exclusivement réservé aux détenus politiques. Situé à gauche de la prison, c'était un endroit où étaient tués auparavant les animaux pour nourrir la population carcérale. Il a été réaménagé en vitesse pour faire face à l'augmentation du nombre de détenus. Pour rallonger le corps carcéral, vingt cellules ont été construites, 10 à l'étage et 10 au rez-de-chaussée. L'ancien abattoir accueille à l'époque d'Antonio 48 prisonniers tous âgés entre 20 et 40. Les autorités souhaitaient que les *guérilleros* n'aient aucun contact avec le reste des autres détenus, par peur d'un soulèvement. Cette concentration de prisonnier politique au sein de l'architecture carcérale permettait à l'administration une surveillance irréprochable, qui ne pouvait être brisé que par la patience et les stratégies de survie des *guérilleros*, explique Garcia (2009). En revanche, Antonio, avance que cette concentration de prisonnier politique au sein d'un même espace a été une période de préparation physique, politique, idéologique et militante.

L'idée de sortir de cette prison ne les a jamais quittées. Les membres de la ligue ont profité de leur temps sur place pour analyser l'architecture du lieu, ses failles et sa logique interne pour trouver un point d'évasion. Au cours de leur première année d'emprisonnement, une émeute éclate dans l'aile opposée de leur côté de la prison. Après ça, les murs du quartier d'El Rastro, donnant sur la route, sont renforcés avec du béton. Tous sauf un. Guillermo et Enrique, membres de la Ligue enfermés peu de temps après Antonio, observent que le mur qui menait à la salle de bain, situé dans la dernière cellule du dernier étage, n'a pas été fortifié. C'est à ce moment-là que les prisonniers imaginent un plan d'évasion. Six personnes sont alors au courant de la fuite : Antonio alias "Michel", Enrique alias "Tenebras", José alias "Billetes", Mario alias "Guaymas", Armando alias "el loco Escalabte" et Francisco alias "el Flaco".

La première étape consistait à creuser le trou. La deuxième était de trouver un moyen de communication avec leur compagnons de la ligue à l'extérieur, notamment pour neutraliser les gardes. Le problème, c'est que de l'autre côté du mur il n'y a pas beaucoup de camarades vivants ou en liberté. En 1975, l'organisation est en effet presque désarticulée. Mais une nouvelle idée apparaît : faire appel à leurs mères. Lors d'une visite de leurs mères à la prison, Enrique et Antonio réussirent à leur faire passer une note en leur expliquant les détails de leur plan. Par chance, les parents d'Antonio et d'Enrique avaient toujours été très investis dans la lutte menée par leur fils, en particulier la mère d'Enrique. Celle-ci avait toujours accompagné son fils dans la clandestinité et avait appris à être prudente. Elle s'occupa alors d'établir une partie du plan d'évasion de son fils et de ses compagnons et servait de messagère entre les prisonniers et *La Ligue*. Durant les quatre visites familiales qui suivirent cette note, les deux femmes apportèrent un *pozole*, une soupe mexicaine traditionnelle, à leur fils. Au fond de la casserole, dans des sacs hermétiquement fermés, elles cachèrent des armes, démontées pièces par pièces. Les *guérilleros* avaient enfin tous les éléments pour mettre leur plan en marche, leur seule tâche était de perforer le mur de la salle de bain sans que personne ne s'en aperçoive.

Armés d'un tournevis, d'un marteau et d'une paire de pinces dérobés lors des ateliers de travail au sein de la prison auxquels ils participaient, les *guérilleros* commencèrent à créer une brèche dans le mur de la salle de bain. Ils avaient en leur avantage le fait que la porte des toilettes était métallique ce qui les camouflait des yeux des gardiens. Et c'est morceaux par morceaux, jour après jour, que les futurs fugitifs creusèrent les premiers mètres vers leur

liberté. Tout un protocole fut mis en place par les futurs fugitifs afin de garder leur activité secrète. Ils se mettaient toujours en équipe de trois lorsqu'ils commençaient à creuser et faire le guet. Si les gardes venaient à inspecter la cellule ils ne devaient rien soupçonner. Ainsi, pour ne pas laisser de trace de leur action, la terre retirée du mur était conservée dans de petits sacs qu'ils vidaient par la suite à travers une petite fente qu'ils avaient trouvés dans l'une des bouches d'aération. Pour cacher la faille aux yeux des gardiens, ils recouvraient l'ouverture de quatre carreaux qu'ils plaçaient par-dessus, comme une façade. Enfin, toutes les imperfections sur le mur étaient soigneusement peintes avec le matériel issu de l'atelier afin de ne laisser aucune marque.

L'EVASION

C'est en décembre 1975, qu'Enrique reçoit un message de l'extérieur, deux mois après l'élaboration du plan. Le 16 janvier, la fugue aurait lieu. Cette nouvelle laisse place à la joie. Non seulement les *guérilleros* avaient réussi à creuser une faille sans que personne ne s'en rende compte, mais en plus de cela le mur à l'intérieur était creux, alors qu'ils le pensaient remplis de gravats. Il restait cependant à élargir la faille jusqu'à ce qu'un homme puisse passer.

De l'autre côté du mur, l'équipe extérieure construit un plan de soutien aux fugitifs en réfléchissant à comment les couvrir et les protéger durant l'évasion. Le temps s'accélère et beaucoup de choses sont encore à coordonner pour préparer l'évasion dans les moindres détails.

Cependant, un jour avant la date convenue, un nouveau message est délivré aux prisonniers : *La Ligue* leur demande d'attendre le 22 janvier, soit une semaine de plus, avant de franchir les murs de la prison. La semaine fut longue pour les détenus. La peur que le trou et les armes soient découverts est omniprésente. Le sommeil est moindre et la vigilance est extrême.

Le jeudi 22 janvier 1976, le plan est parfaitement chronométré. Les commandos avaient synchronisé leurs montres à partir de l'heure indiquée par une radio locale. Cet après midi là, le début du plan démarre à six kilomètres de la prison. Une unité s'infiltré dans l'une des stations électriques alimentant la prison, habillée d'uniformes kaki de ceux des employés de

l'usine. Seule différence notable avec le costume des employés : ils étaient armés de toutes sortes d'armes longues et courtes. Tout se déroule de manière rapide, l'une des activistes pointe son arme contre la tempe d'un des gardiens et lui donne l'ordre de couper le courant. Quelques secondes plus tard, la prison se retrouve dans le noir.

Antonio, à l'intérieur de la prison, frappe les derniers fragments de mur avec son tournevis lorsque les cris de l'un des gardiens le paralysent. Ces collègues inventèrent une excuse pour qu'Antonio puisse continuer à travailler et ne pas répondre à l'appel des surveillants de la prison. C'est la peur au ventre qu'Antonio continua de creuser avec toute l'énergie qu'il lui restait. Une fois dans le noir, c'est un par un que les six *guérilleros* se sont faufilé, pendu par les pieds, à travers un trou beaucoup trop étroit pour leur corps, pendant que les gardes pensaient qu'ils étaient en train de se doucher. Avec des cordes fabriquées à l'avance de manière artisanale, les prisonniers descendirent un à un le mur de cinq mètres de haut, armés jusqu'aux dents.

Pendant ce temps, une seconde équipe à l'extérieur, attaqua la porte centrale de la prison, tandis qu'une autre tirait sur la tour par laquelle s'échappaient les prisonniers. Une autre cellule de résistance située dans le coin extérieur de la prison est obligée de tuer les gardes pour s'enfuir. C'est entre les tirs croisés qu'ils réussissent à monter dans les camions qui les attendaient, positionnés tout autour de la prison, en achevant l'action militaire la plus importante de *La Ligue*. Dans leur plan, deux minutes avaient été consacrées à l'opération d'évasion. Celles-ci s'écoulèrent de 19h38 à 19h42.

A la fin de cette partie de récit, Antonio nous laisse sur la phrase suivante : “la prison est soit une tombe pour les lâches, soit un berceau pour les révolutionnaires”.

- le canyon

La fugue de la prison ne marquait cependant que la première étape pour les évadés. En effet, restait encore à résoudre la question d'un endroit sûr. Après avoir réussi à s'en sortir en collectif, la question du refuge devait encore être abordée. Tous, malheureusement, n'allaient pas avoir les mêmes opportunités d'accueil, ni le même traitement. L'organisation avait peu de ressources et ne pouvait garantir une maison sûre pour chacun des rescapés. Le commandement externe prit la décision, sans n'avoir guère d'autre choix, d'héberger

seulement les fugitifs les plus importants, c'est-à-dire les plus recherchés. Les autres devront se débrouiller seul jusqu'au prochain rendez-vous de reconnexion et ainsi de suite jusqu'à ce que le problème de l'accueil soit résolu.

Alors c'est un drame pour les détenus. Enrique, gravement blessé, Francisco et TATATA sont conduits à la maison sécurisée où le commandant en chef les attend à l'intérieur. Armando et Antonio se retrouvent alors seuls, sans arme, fugitifs et hors la loi. Il leur paraît urgent alors de s'enfuir de la ville. Pour cela, Antonio prit la décision simple d'attendre le prochain bus en direction d'une zone naturelle de montagne inhabitée concomitante à la ville de Guadalajara. Ainsi, un des événements les plus importants de l'histoire de Guadalajara se terminerait donc par une évasion en transport en commun.

Antonio qui connaissait cette partie de la montagne, envisageait de passer la nuit en sécurité au milieu d'un ravin à travers lequel un petit ruisseau traçait son chemin. Mais, avant de s'avancer davantage dans le massif, avec les quelques pièces que leurs compagnons leur avait fournies, Antonio se rendit dans une petite boutique en lisière dans l'espoir de s'acheter quelques pan dulces et une bouteille de tequila pour supporter le froid. DESCRIPTION DU CANYON ?. La femme qui s'occupait de la boutique leur demanda ce qu'il fabriquait à une heure aussi tardive. Antonio lui expliqua qu'ils étaient des étudiants étrangers en itinérance et qu'ils souhaitaient dormir dans les montagnes quelques jours avant de retourner en ville. Cette dernière et son mari, Don Pedro, leur proposèrent de rester coucher pour la nuit car il serait plus en sécurité ici que dans la montagne. Les jeunes fugitifs acceptèrent l'invitation et dormirent sur le sol de la cuisine. Or, le soir même, les visages d'Antonio et de ses compagnons apparaissent dans tous les journaux, journaux télévisés et quotidiens les qualifiant de terroristes. Devant sa télévision, après un long moment de silence, Don Pedro s'exprima. Il expliqua aux jeunes hommes que lorsqu'il était jeune il avait eu lui aussi eu des ennuis, et qu'il était d'accord pour qu'ils restent s'installer chez eux. Durant quelques jours ils profitèrent de l'hospitalité de Don Pedro et de sa femme jusqu'à la date de rendez vous donné par *La Ligue*. En attendant, les familles des fugitifs sont interrogées, surveillées et persécutées à chaque instant. Les fugitifs sont ensuite emmenés à la ville de Mexico, pour être réintégrés dans l'organisation et protégés par cette dernière. *La Ligue Communiste du 23 Septembre* a essayé de lutter encore quelques années malgré la désarticulation du collectif. Antonio a fini par être capturé un an plus tard le 11 avril 1977. Pendant ces années d'emprisonnement, le gouvernement mexicain intensifie sa campagne d'hostilité contre les membres restants de la ligue, dans un bain de sang.

CCL :

Aujourd'hui, Enrique et José ont été exécutés. Francisco et Armando sont portés disparus. Mario est employé de maintenance du métro à la ville de Mexico et Antonio tient un stand au marché de Guadalajara. Six ans après la fugue, en 1982, la prison de Los Oblatos est démolie. C'est une décision qui a été beaucoup contestée, notamment par les anciens membres de La Ligue. En faisant tomber les murs de la prison, c'est une partie de la mémoire historique de Guadalajara qui a été détruite selon les ancien.nes détenus encore vivant.es pour en témoigner.

Cette histoire et l'histoire des guérillas n'a guère dépassé les cercles militants mexicain. Pourtant, même si négligée et méconnue, cette histoire fait partie de l'histoire du pays. Les guérillas ont traversé une bonne partie du siècle dernier et est un phénomène qui existe sans discontinuité depuis 1965. Antonio explique que très peu de mexicains savent que durant les années 70 il y avait une dizaine de groupes armés qui portaient d'autres projets de société. Il souligne le fait qu'aujourd'hui l'époque est beaucoup plus violente (**demander les chiffres d'homicides/féminicide/disparition à Jeanne**) mais qu'il n'y a aucune motivation humaine et politique assez forte pour pouvoir apercevoir un espoir de changement. Cependant, Antonio est toujours convaincu qu'un autre monde est possible et y travaille sans cesse depuis d'autres tranchées, notamment en faisant un important travail de transmission. Celui-ci se traduit par un livre, *La fuga de Oblatos: una historia de la LC 23-S*, qu'il publie en 2007. Son témoignage est aussi diffusé dans le film d'Acelio Ruiz, *Oblatos el vuelo que surcó la noche*. Antonio appelle à ce que la justice soit rendue aux centaines de disparus durant la guerre sale et que l'état mexicain prennent ses responsabilités dans ce massacre. Les évadés ne sont toujours pas repentis et portent sur leurs épaules le souvenir nostalgique de toute une génération anéantie par l'appareil étatique.

OUVERTURE :

Réflexion sur la prison de manière plus général :

– sur l’institution carcérale

– ouverture avec des questions d’ordre plus général

– Pour la conclusion peut être que ça serait pas mal de rechercher des ouvertures sur le milieu carcéral en Amérique Latine ou faire des liens avec la France.

-Montagne comme lieu de refuge ??

BIBLIOGRAPHIE

- Receta para una fuga :
<https://podcasts.apple.com/tr/podcast/receta-para-una-fuga/id1519136681?i=1000571222069&l=tr>
- **Laura Castellanos**, *Le Mexique en armes. Guérilla et contre-insurrection, 1943-1981*, Montréal, Lux Éditeur, coll. « Mémoire des Amériques », 2009, 462 p.
- **Romain Robinet**, « Vers une histoire critique de la guérilla au Mexique. Genèse de la gauche armée durant la « guerre froide globale » », *Histoire Politique* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 01 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/histoirepolitique/8934> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoirepolitique.8934>
- **Michel Foucault**, *Surveiller et punir: Naissance de la prison*, Gallimard, février 1975.
- Jesús Zamora García, **Guerrilleros en la penitenciaría de Oblatos, 2009** :
<http://www.letrashistoricas.cucsh.udg.mx/index.php/LH/article/view/2052/6288>
- <https://www.informador.mx/Historia-de-Mexico-Antonio-Orozco-Michel-relato-d-e-un-vingo-de-San-Andres-militante-de-la-Comunista-Liga-23-de-Septiembre-y-profugo-de-la-Prision-de-Oblatos-l202301210003.html>

à voir :

<https://www.youtube.com/watch?v=OeC8HUQeNg0>

<https://www.youtube.com/watch?v=GLapzOHTceo>